

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**La vogue**

Pierre Jeancard

Volume 13, Number 1 (73), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jeancard, P. (1971). La vogue. *Liberté*, 13(1), 58–77.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# La Vogue

*N.D.L.D. — Pour son roman La Cravache (Editions Fayard) Pierre Jeancard a remporté le prix Hermès 1970.*

*Notre collaborateur a bien voulu confier à Liberté le premier chapitre de La Vogue, un roman qui paraîtra chez le même éditeur à la rentrée.*

Les cinq fils du notaire arrivèrent à la « vogue » dans la voiture de l'aîné qui, pour l'occasion, avait laissé sa femme à la ville.

C'était l'heure du feu d'artifice. La foule, délaissant le village, avait gagné le terrain de sports pour voir éclater les soleils et jaillir les fusées. L'orage menaçait. Inquiets, les artificiers — tous pompiers — se dépêchaient d'allumer les mèches des différentes pièces. Il fallait se presser de tirer le bouquet final si on voulait qu'il parte avant la pluie.

Le public, trop bien nourri par une succession de plats de fête et que les vins bouchés avaient mis de joyeuse humeur, riait, criait à la « belle bleue », s'amusait d'un feu de Bengale mort-né, se bousculait pour le plaisir. Les filles se faisaient gaiement pincer les fesses, les enfants se poursuivaient et roulaient avec bonheur dans les bouses, les vieux observaient en supputant des noces prochaines ou des naissances possibles.

Les cinq fils du notaire se moquaient pas mal du feu d'artifice : ils en avaient vu d'autres, à Bourg, à Lyon et même à Paris, le 14 Juillet dernier, pour ce qui concernait les plus âgés.

Ils profitèrent donc du calme provisoire qui régnait sur la grande place pour s'offrir une partie d'autos tamponneuses en famille.

Seuls deux ou trois gamins demeuraient en piste. D'un tacite accord, les fils décidèrent de les prendre pour cibles.

Ce fut la curée. Les cibles, attaquées par devant, par derrière et sur le côté, n'en menaient pas large. On ne leur laissait pas le temps de souffler, pas le temps de se reprendre, pas le temps de contre-attaquer.

Un pâle conducteur de quinze ans, si léger qu'il volait presque, s'accrochait désespérément à son volant pour ne pas verser par-dessus bord. Abandonnant toute dignité, pleurnichant, il demanda grâce. Personne n'y prêta attention. D'ailleurs, la musique syncopée, hurlée par sept haut-parleurs poussés au point de saturation, ne permettait pas de l'entendre.

Comme s'ils se doutaient de l'état de désespoir de leur proie dérisoire, les fils du notaire s'attaquèrent à elle avec une énergie féroce et une belle synchronisation.

Un coup de klaxon, les petites autos s'arrêtèrent enfin, libérant leurs prisonniers qui s'empressèrent de fuir, titubant et se tenant les reins.

— La piste est à nous, crièrent les vainqueurs !

Ils accompagnèrent cette prise de possession totale — tenant à la fois de l'invasion et de l'occupation — d'un hurlement sauvage tel que la voix de Johnny Hallyday, déversée hystériquement par les haut-parleurs, parut tout à coup s'estomper.

Entre eux, les frères n'étaient pas tendres. Ils se groupaient en formation de deux ou de trois pour mieux attaquer les autres, s'empressant ensuite de trahir leurs alliances d'un moment.

Le plus durement traité était Félicien, l'aîné, un long garçon maigre de vingt-cinq ans, à la tignasse insivide — ni brune, ni blonde. Le plus habile était le cadet, Kléber, qui, à treize ans, se faufilait comme une anguille. Pauvre Kléber dont le prénom, imposé par une grand-mère fortunée et corse, faisait rire ses camarades au point qu'il préférait encore le sobriquet de « Mimi » — que son visage de fille lui valait.

Le tour terminé, les cinq frères quittèrent les autos tamponneuses pour le tir. Jusqu'ici, Germain s'était révélé imbattable : il cassait le plus de pipes et faisait les meilleurs cartons. Placide de tempérament, massif d'aspect, il prenait son temps pour viser. A vingt-deux ans, à peine plus grand que Kléber, il faisait malgré tout impression. Sa lourde tête de paysan madré, son sourire méfiant, sa force d'Hercule étaient respectés de tous, et il lui arrivait souvent de jouer le rôle de chef. Seul Hervé rejetait son autorité avec colère. Hervé, dix-huit ans, nerveux, très noir et très excessif, détestait celui qu'il traitait de « péquenot » et à qui il devait de sévères raclées.

Isidore, au contraire, vouait un culte à Germain. Aussi fin que l'autre était lourd, il l'admirait et l'aimait depuis sa plus tendre enfance. A seize ans, il continuait, sans qu'on exige rien de lui, de cirer les chaussures de son frère, de lui retaper son lit, de se charger de ses corvées domestiques. En contrepartie Germain le défendait contre tous et, privilège rare, l'emmenait tous les ans avec lui pour l'ouverture de la chasse.

Chacun fit un carton. Conseillé par Germain, Isidore réussit un score presque égal au sien alors que les trois autres se plaçaient loin derrière. Pour marquer sa satisfaction, Germain dit à son frère préféré :

— Je t'en offre encore un.

Fier et heureux de cette marque exceptionnelle d'intérêt, Isidore s'appliqua du mieux qu'il put et — adresse ou hasard — plaça toutes ses balles dans le rouge. On l'applaudit, à l'exception de Germain, un peu vexé. Le « petit » avait mieux fait que lui, « champion » jusqu'ici incontesté, ce n'était pas dans l'ordre normal des choses :

— Ne va pas te monter la tête, remarqua-t-il sèchement, ce n'est qu'un accident !

Penaud, Isidore bredouilla :

— Je te demande pardon...

Le feu d'artifice avait pris fin. La foule, lentement, massivement, reprenait possession de la place, des stands et des manèges. Peu à peu, les tréteaux installés, en guise de tables, autour de l'auberge du Sevron, se garnissaient de monde.

Le vin, la bière et le mousseux recommençaient à couler. Un peu plus loin, sous la vaste tente recouvrant l'emplacement habituellement réservé au jeu de boules, l'orchestre du bal — « Jack et ses rhythmic boys » — s'était mis à jouer, ajoutant à la cacophonie générale. La « vogue » battait son plein.

Adossés à un muret, les gendarmes, képis rejetés en arrière, surveillaient vaguement les arrivées de motocyclistes chevelus. Il était encore trop tôt pour que, le vin aidant, se produisent bousculades ou bagarres. Après minuit, on risquait toujours une descente de voyous, tout de cuir vêtus, prêts à l'action. Sauf accident, les gendarmes ne redoutaient aucun ennui avant plusieurs heures. La présence des jumeaux Campion, qui habitaient le hameau voisin, grands spécialistes de la violence dans les bals de la région, n'avait pas encore été signalée.

Sous les lampions, les vieux lançaient fort la lourde boule de bois qui, dix mètres plus loin, s'en allait abattre les quilles à grosse tête, un peu ridicules. Déjà, les billets de dix mille passaient de main en main, l'enjeu final de la partie serait lourd.

Les cinq fils du notaire décidèrent d'abord de s'offrir un « canon » de rouge. Ils s'installèrent à une table demeurée vide, commandèrent un litre que Félicien offrit avec une fausse générosité. Ses frères savaient, comme lui, que, demain, il devrait rendre des comptes à Marie-Germaine, son épouse. Félicien remplit les verres à ras bord. Ils trinquèrent, burent « à la santé » en faisant « cul sec ».

La mine réjouie, repoussant leurs bancs, ils se dressèrent d'un seul mouvement et prirent, d'un même pas régulier, la direction du bal.

Mille francs, l'entrée. C'était cher, surtout pour les trois plus jeunes qui se voyaient régulièrement privés d'argent de poche par leur père pour mauvaise conduite, mauvaises notes, mauvais esprit, etc. . . . Ils ne pouvaient compter que sur la générosité très relative des deux aînés.

Félicien et Germain sortirent donc, comme il était convenu, les cinq billets de mille nécessaires. L'énorme caissière les enfouit dans son tiroir. Un contrôleur soupçonneux et asthmatique les gratifia chacun d'un coup de tampon-encreur

sur la main gauche — de telle manière qu'ils puissent sortir prendre le frais s'ils le désiraient et revenir ensuite sans bourse délier, la marque noire prouvant théoriquement leur bonne foi.

Ils pénétrèrent sous le chapiteau, à droite de la petite estrade où se balançaient les sept musiciens de sexe hippy qui menaient la danse, en bout de piste. Des spots, aux couleurs changeantes, s'allumaient et s'éteignaient de seconde en seconde, créant ce que le propriétaire du bal appelait pompeusement une ambiance psychédélique. L'impression de cauchemar était parfaite.

Se tenant par les bras, selon leur habitude, les cinq frères traversèrent la piste dans sa longueur, prenant soin d'occuper le plus de place possible pour gêner le plus grand nombre de danseurs possible. Il y eut quelques protestations, mais, les danseurs n'étant pas encore très nombreux, la « traversée de la mer de sueur », comme la nommait Hervé, s'effectua sans trop de peine. Les frères prirent place à l'autre bout de la salle, près du bar, et commencèrent à détailler à haute voix le cheptel humain. Leurs réflexions, parfois drôles, n'étaient jamais de bon goût. Elles atteignaient le but recherché qui était de vexer les filles et de ridiculiser leurs cavaliers. Et ainsi, pendant une bonne demi-heure, ils se chauffaient, se mettaient en forme pour mener la suite des opérations.

De plus en plus nombreux, des couples, très jeunes pour la plupart, se jetaient dans la danse. Ils n'étaient pas nécessairement composés d'un garçon et d'une fille mais, parfois, uniquement de filles ou de garçons. Les filles se divisaient en deux groupes : celles qui portaient la mini-jupe, celles qui arboraient une robe, généralement pailletée, tombant jusqu'au plancher. Le petit Kléber les traitait de « ballayuses » et de « ramasse-mégots ». Elles se contentaient de hausser les épaules ou de répliquer, dédaigneuses :

— Tais-toi, biberon !

Les garçons portaient tous la chemise à fleurs ceinturée au point qu'elle éclatait souvent dès qu'ils commençaient à se déhancher. Leurs pantalons, serrés aux fesses, tenus par un

large ceinturon de cuir à boucle dorée, se terminaient en pattes d'éléphant, dissimulant presque entièrement les bottillons de faux cuir noir ou fauve. Couleurs favorites : le blanc, le bleu marine, le rouge cerise et le jaune maïs.

Avec beaucoup de sérieux, Isidore, s'adressant à l'un de ses frères, remarquait de temps en temps, désignant un danseur du bras :

— Regarde celui-là, son froc a pété, on lui voit tout son cul !

Aussitôt, pris de panique, le danseur lâchait sa cavalière et, se couvrant le derrière des mains, courait vers la sortie. Les cinq frères éclataient alors d'un rire homérique, digne de leur père.

\* \* \*

C'était le terrible rire du notaire, son énorme voix, ses larges mouvements de bras qui impressionnaient le plus ses fils comme, d'ailleurs, tous ses interlocuteurs.

Sachant l'effet qu'il produisait, il en profitait et en abusait, clouant sur place ses victimes, leur nouant la gorge. Le notaire savait faire peur et, quand la mauvaise humeur le saisissait, soit que son épouse ait mal équilibré son budget, soit que l'un de ses fils se soit livré à un « acte d'indiscipline caractérisé », soit qu'un de ses clients ait fait quelque observation sur sa manière de gérer ses affaires, il tonnait, lançait l'anathème, vociférait des imprécations. On disait alors en tentant de se mettre à l'abri :

— *Dies irae !* Il a sa crise !

Quand Félicien s'était marié, il y a quatre ans déjà (il venait à peine d'atteindre sa majorité), il avait prévenu sa fiancée pour que, mise en présence de « l'ogre », elle ne soit pas trop effrayée :

— Il est énorme, très grand, très large, avec un ventre terrible. Sa barbe, encore noire, lui cache le cou, le menton, les lèvres. On dirait qu'elle sort directement des oreilles et du nez !



— Et ses yeux, avait demandé la fiancée épouvantée ?  
Moi, les yeux c'est ce que je regarde en premier.

— Tu seras déçue, on ne les voit pour ainsi dire pas. On dit qu'ils sont marron, mais je n'ai jamais pu m'en assurer. Il les cache derrière un grand nez busqué et une épaisse broussaille de sourcils.

De moins en moins rassurée, la jeune fille, continuant de questionner, Félicien, agacé, finit par répondre :

— Tu verras bien toi-même !

Quand elle rencontra le notaire, elle fut d'abord frappée par l'ample costume de serge noire qu'il portait : veste trop longue, pantalons trop larges. Elle confia à son futur mari :

— Que de tissus gâché !

Marie-Germaine avait, avant tout, le sens de l'économie. Ce qui la surprit également, c'était la disproportion existant entre le torse et les jambes du notaire : le torse massif et de belle taille reposait sur des jambes de nabot — que la longue veste racourcissait encore.

— Ton père, dit Marie-Germaine, ressemble à Toulouse-Lautrec vu dans un miroir déformant.

Félicien, qui n'avait jamais entendu parler de Toulouse-Lautrec, prit la comparaison pour une injure. Voyant venir le drame, la fiancée ajouta aussitôt :

— Mais il a de si beaux cheveux. Ils poussent bien drus, et ils sont d'une jolie couleur poivre et sel. On dirait une moquette de haute laine.

Elle sourit. Félicien, avant de la prendre dans ses bras, tint encore à préciser un point capital :

— Surtout, il a le port altier.

Ils s'embrassèrent longuement, amoureusement, puis Marie-Germaine demanda :

— Tu me présentes ton père comme un seigneur. Pourtant, toi et tes frères, quand vous en parlez, on croirait qu'il s'agit d'un tyran ?

— C'est un tyran, il nous opprime, il n'a aucun respect pour Maman, il nous traite comme des palefreniers, il nous bat, mais il a la manière. On tremble devant lui, sa famille



aussi bien que ses amis, on lui en veut, on le maudit et, pourtant, mes frères et moi nous l'admirons. C'est un mystère.

\* \* \*

Tout à coup, le rire du notaire retentit si puissant que l'orchestre s'arrêta de jouer et que les danseurs, interloqués, pétrifiés, regardèrent tous en direction de l'entrée du bal.

— Papa, crièrent les cinq fils en même temps !

Et ils se dissimulèrent, tant bien que mal, sous les tables en bordure de piste — car ils avaient interdiction de fréquenter les bals de campagne.

Majestueusement, le notaire s'avancait à pas lents à travers la salle silencieuse. Se tournant vers les musiciens, il commanda :

— Une valse, s'il vous plaît Messieurs, du Strauss naturellement.

Les joueurs se regardèrent, déconcertés, puis, réminiscence, ils entamèrent, très mal, le « Beau Danube bleu », seule valse de Strauss qu'ils connaissaient un peu. Les jeunes danseurs, surpris, se groupèrent autour de la piste abandonnée par eux.

De sa voix de basse, le notaire s'écria à l'intention d'une personne que ses fils ne pouvaient distinguer :

— Venez, ma chère, dansons.

Sous son poids, le plancher pliait de manière inquiétante. Ravi, il chantonnait en tournant mais, jugeant sans doute l'orchestre insuffisant, il lui ordonna de jouer plus fort :

— Ventre Saint Gris, Messieurs, montrez que vous êtes des hommes !

Les musiciens, à la fois craintifs et envoûtés par le personnage, mirent tout leur cœur, tous leurs poumons et toutes leurs forces à satisfaire cet étrange bonhomme.

Un véritable rideau humain s'étant formé devant eux, les cinq frères se relevèrent et, dissimulés par la foule, ils purent enfin admirer leur père valsant comme une toupie, tenant dans ses bras une minuscule créature, en robe bleu pastel, la soulevant, comme une poupée, chaque fois qu'elle était sur le point de perdre l'équilibre.

La créature était rousse, dodue, souriante et, sans le moindre doute, ne portait pas de culotte.

D'abord stupéfaits, les frères étaient maintenant indignés. Hervé réagit le premier :

— Regardez-moi ce vieux cochon, il passe son temps à nous faire la morale et on le retrouve courant les bals avec une traînée !

Félicien comprit, à son tour, la portée de l'événement et tout l'avantage que ses frères et lui pourraient en tirer. Il avait une raison personnelle de vengeance et il n'était nullement question pour lui de l'oublier. Six mois plus tôt, le notaire, surprenant son fils aîné embrassant derrière les « Dames de France » — le grand magasin de la ville — une « fille de mauvaise vie », gifla, d'abord, la demoiselle, puis, prenant Félicien par le bras et serrant fort pour qu'il ne puisse s'échapper, il l'entraîna, à vive allure, jusqu'au café « Le Français ».

Dans le fond de la salle, les amis du notaire jouaient, comme chaque jour, à la belotte, aux dames et à la manille coincée. Désignant Félicien qui, secoué comme un prunier, baissait piteusement la tête, il déclara très haut :

— Voici mon fils aîné, Messieurs, il y a à peine quatre ans qu'il est marié, il a un enfant, mon petit-fils, et pourtant il court la gueuse. Je viens de le surprendre avec une gourgandine ! Une honte, Messieurs, une honte ! A presque vingt-cinq ans ! A genoux, misérable ! Demande pardon à mes amis si tu ne veux pas que nous allions nous expliquer devant Marie-Germaine !

Le pauvre Félicien, que cette perspective accablait, s'agenouilla en pleurant. Pendant que son père lui bottait le train avec vigueur, il dut répéter, mot pour mot, ce que lui dictait le notaire :

— Pardon, je suis un misérable ! Pardon, j'ai honte pour ma famille, pour ma femme, pour mon fils, pour mes parents, pour mes frères et pour tous les amis de mon père présents ici. Je les implore de me pardonner !

Trois formidables coups de pied ponctuèrent la dernière phrase. Quand le notaire le lâcha enfin, Félicien s'effondra à même le sol carrelé en noir et blanc. Il demeura

prostré, sanglotant, pendant cinq bonnes minutes. Voyant son père, installé à une table, buvant son premier pastis, il se décida enfin à prendre la fuite.

Comme ses frères, il avait souvent et durement été traité par le notaire, mais l'humiliation qu'on venait de lui imposer dépassait les limites de ce qu'il pouvait supporter.

La « vogue » lui donnait l'occasion de prendre sa revanche. Ses frères l'aideraient — bien qu'ils fussent restés dans l'ignorance de « l'affaire ». Tous avaient souffert et souffraient encore, pour les trois derniers, des « séances de justice » que le notaire rendait chaque semaine. Ils seraient d'accord pour lui faire payer cher son despotisme.

Le notaire valsait toujours, le chef d'orchestre n'osant interrompre le « Beau Danube bleu » tant qu'il n'en aurait pas été prié. Kléber, premier à sortir de l'ombre, se plaça en bout de piste, de manière bien visible. Quand le notaire ne fut plus qu'à un mètre de lui, il s'exclama :

— Merde, les gars, Papa avec une gonzesse !

La musique s'arrêta net. Le notaire lâcha sa compagne et, chaussant ses lorgnons, regarda dans la direction du perturbateur. Kléber fut pris de tremblements. Il pensait que désormais il ne craignait plus rien, mais l'imposante stature du terrible barbu continuait de l'effrayer.

Le notaire aperçut Kléber et, un peu en retrait, ses quatre autres fils. Avec le plus grand calme, d'une voix qu'on percevait bien au-delà de l'enceinte de toile, il décréta :

— Je vous avais interdit de mettre les pieds dans un bal de campagne. Vous m'avez désobéi . . .

Il fit une courte pause avant de rendre son jugement :

— Vous serez tous fouettés, tous les cinq, même toi Félicien qui prétend avoir vingt-cinq ans et toi, Germain, qui est soi-disant majeur. Tous fouettés demain soir et je vous prie de croire que vous en garderez longtemps le souvenir !

Les cinq frères connurent un instant de panique. Ce diable d'homme ne paraissait pas le moins du monde impressionné, ou même simplement ennuyé, d'avoir été surpris en compagnie galante. Il continuait de menacer comme si de rien n'était. Les frères pensèrent avec terreur que leur mère, la douce Blanche, était peut-être au courant, que la dame

en bleu pastel était peut-être une cousine de Lyon ou de Paris.

Plus lucide, plus froid que ses frères — prompt à s'enthousiasmer et à perdre courage dans l'instant suivant — Germain risqua le tout pour le tout :

— Père, nous verrons cela avec Maman, voulez-vous ?

La petite dame en bleu pastel poussa un cri d'effroi. Les cinq fils comprirent que la partie était gagnée. Le notaire comprit qu'elle était perdue. Pour calmer sa fureur, il se tourna vers sa compagne :

— Idiote de garce !

Toujours très calme, Germain s'adressa alors à son père en vainqueur qui dicte ses conditions :

— Je pense qu'il conviendrait de renvoyer cette personne. Il ne manque pas de gens qui rentrent à la ville et je suis sûr qu'elle trouvera facilement quelqu'un de compréhensif pour la raccompagner. Ce détail réglé, nous avons pas mal de choses à nous dire. Le mieux, je pense, est de sortir du bal et de nous installer tranquillement à une table de l'auberge. Vous nous offrirez sûrement le mousseux ?

Le notaire suffoquait. Dans un geste mélodramatique, il porta une main à son cœur. Souriant, Germain reprit :

— Allons, Père, ne faites pas de théâtre, sortons comme de vieux amis. Vous n'y pouvez plus rien, vous êtes fait comme un rat. Soyez beau joueur !

Retirant ses lorgnons, le notaire s'essuya les yeux d'un revers de main, soupira avant de déclarer dans le silence le plus total :

— Allons-y !

Aussitôt, les musiciens recommencèrent à jouer, les jeunes couples se reformèrent et la danse reprit. Sans doute en signe de respect pour le colosse terrassé, l'orchestre, renonçant provisoirement aux airs à la mode, exécuta une vieille rengaine, datant de la jeunesse du notaire, *Old Man River*.

Se frayant un chemin à travers la masse respectueuse des chemises à fleurs et des robes de gala, le notaire, très droit, très noble, gagna dignement la sortie du bal, entraînant ses cinq fils dans son sillage. Certains danseurs l'applaudissaient — sans aucune ironie. Les fils, par contre, étaient bousculés,

on leur faisait des crocs-en-jambe. Isidore tomba, on lui arracha son polo, on le roua de coups, on lui pissa dessus avant de le relâcher.

Le notaire choisit une table un peu à l'écart, prit place en bout, fit signe à Germain de s'asseoir à sa droite et à Félicien de se mettre à sa gauche. Apercevant Isidore, torse nu, noir de poussière, le corps marqué de coups, le visage tuméfié, les cheveux en désordre, il prit l'air dégoûté :

— Va d'abord te laver et passer une tenue décente.

En même temps qu'il parlait, il lui faisait signe de la main d'avoir à s'écarter, comme s'il s'agissait d'un pestiféré. Isidore recula et gagna les toilettes sans que ses frères, surpris eux-mêmes par sa tenue, interviennent. Réalisant enfin ce qui s'était passé, Germain, retirant son pull-over beige, le tendit au petit Kléber :

— Donne-lui ça, ordonna-t-il, et aide-le à se nettoyer.

Désormais, Germain agissait en chef de clan.

— Alors, fit le notaire ?

— Nous attendrons qu'ils soient revenus, annonça sèchement Germain, commandez donc une bouteille de mousseux.

Le notaire eut un dernier sursaut de révolte : il écrasa son énorme poing sur la table-tréteau qui s'écroula, lui écrasant les pieds. Il jura. Germain, le regardant droit dans les yeux, lui dit :

— Un peu de sang-froid. Aidez-nous à arranger la table et tâchez de ne pas oublier que, désormais, vous ne nous faites plus peur, vous n'êtes plus en mesure de menacer, d'ordonner, de punir. Vous êtes à notre disposition. Vous m'avez bien compris ?

Lamentable, le notaire abandonna brusquement toute fierté. Il baissa la tête, sa grande barbe recouvrant sa cravate et le haut de son gilet 1900, à petites fleurs rouges.

Quand Kléber revint avec Isidore, dont la figure laissait déjà apparaître deux fortes boursouflures sous les yeux, une fillette vêtue de rose, les cheveux ceints d'un bandeau de même couleur, versait du vin pétillant de Cerdon. Germain dit à Isidore :

— Bois, ça te remettra.

Quand tous furent servis, la bouteille était vide.

— Apportez-en une autre, commanda Germain.

Le notaire était devenu amorphe, il ne tenta même pas de protester. Sortant un billet soigneusement plié de son portefeuille, il le tendit à son fils aîné :

— Tu payeras.

Relevant légèrement la tête, devenu subitement plein d'humilité, il regarda ses fils, l'un après l'autre, comme s'il était plein d'affection et de compréhension à leur égard :

— Je vous écoute, mes enfants.

Jamais, jusqu'alors, il ne les avait appelés « mes enfants » et, dans sa bouche, l'expression paraissait si cocasse que tous, même Isidore qui souffrait, éclatèrent de rire.

Dérouté, le notaire comprenait mal ce qui se passait. Un instant, il crut même que ses fils s'étaient livrés à une plaisanterie de mauvais goût, qu'ils allaient à nouveau se soumettre, accepter sa pesante autorité et qu'il leur ferait chèrement payer la farce qu'on venait de lui jouer.

Les cinq garçons se calmèrent. Félicien, étant l'aîné, aurait dû prendre la parole mais il pria Germain, dont la maîtrise s'était révélée, de parler à sa place.

Fixant le notaire droit dans les yeux, Germain, d'une voix métallique, cruelle, dicta à son père les conditions qu'il avait arrêtées lui-même, en quelques minutes, sans consulter personne :

— Si vous tenez à ce que nous gardions le silence sur votre conduite de ce soir, vous devrez scrupuleusement respecter nos volontés qui sont . . .

Germain, s'arrêtant un instant, mit de l'ordre dans ses pensées. Ses frères demeuraient comme figés d'angoisse. Constatant que les mains de son père tremblaient légèrement, il reprit avec une froide violence :

— D'abord, vos « séances de justice » sont supprimées. Félicien et moi nous occuperons désormais des petits, de leurs études, de leur vie. Vous nous donnerez chaque semaine l'argent de poche que vous ne leur remettez à peu près jamais et nous le leur donnerons, s'ils le méritent. Ne craignez rien, ils ne seront pas négligés et, s'il le faut, nous les punirons à notre manière.



Le notaire s'attendait à cette décision. Il en avait pris son parti, il ne broncha pas.

— Ensuite, annonça Germain, vous n'irez plus au café « Le Français » qu'une fois par semaine, le mercredi, jour de marché. Les autres jours, vous vous consacrerez à votre femme. Dès demain, vous referez chambre commune.

Cette fois, le notaire — qui ne couchait plus avec sa femme depuis la naissance de Kléber — eut un haut-le-coeur. Il ne cria pas, il gémit et, pris de défaillance, il s'écroula, barbe en avant, sur la table-tréteau qui s'effondra pour la deuxième fois de la soirée, brisant le verres et les bouteilles.

Félicien et Germain, retenant leur père, l'empêchèrent de tomber. Hervé, ravi, le gifla trois ou quatre fois, Isidore lui tira la barbe. Retrouvant enfin ses esprits, le notaire semblait anéanti, brusquement vieilli :

— Vous voulez ma mort...

— Encore votre maudit théâtre, coupa Germain !

— Tu te trompes, Germain, si tu savais...

— Quoi ?

— Il y a des femmes avec lesquelles un homme n'est plus capable d'être un homme, murmura le notaire.

Le petit Kléber, qui avait mal entendu, demanda :

— Parlez plus fort, j'ai rien compris.

Le rabrouant, Germain, qui en moins d'une heure s'était réellement institué chef de famille, sortit une pièce de cinq francs de sa poche. Là remettant à Hervé, il lui dit :

— Emmène Isidore et Kléber jusqu'aux autostamponneuses et restez-y tant que je ne vous ferai pas signe de revenir.

— Mais, commença Hervé...

Germain se fit dictatorial :

— Foutez-moi le camp tous les trois et que ça saute !

Les « petits » s'éloignèrent en grommelant :

— C'est du néo-despotisme, cria Hervé furieux !

Germain ne se donna même pas la peine de lui répondre. Il le dresserait le moment venu. Pour l'instant, il s'agissait d'avoir une discussion « entre hommes » avec son père et Félicien. Il méprisait Félicien qui, en se mariant pour échapper au notaire — il n'y avait d'ailleurs pas réussi —, se soumettait sans conditions à Marie-Germaine à qui il re-



mettait intégralement sa paye du mois et qui le traitait en domestique.

Il se doutait que la séparation de corps intervenue, il y a longtemps, entre ses parents n'était pas seulement due à une incompatibilité d'humeur mais ce que venait d'avouer son père lui semblait autrement grave. Il connaissait bien un cas du même genre : un de ses camarades de lycée à peine plus âgé que lui venait de demander le divorce et il lui avait confié que, depuis plusieurs mois, en dépit de tous ses efforts, il ne parvenait plus à honorer son contrat de virilité. Seule, sa femme, prétendait-il, ne parvenait pas à le dégeler. Sceptique, Germain pensait que son camarade préférait désormais la compagnie des garçons. Ce que venait de dire son père le troublait au plus haut point.

On commanda une nouvelle bouteille de Cerdon. Félicien, qui était aussi intrigué que son frère, fut le premier à poser la question :

— Expliquez-vous, père.

Géné, malheureux, le notaire entreprit de se justifier. Il parlait très bas pour qu'on ne puisse l'entendre des tables voisines :

— Depuis la naissance de Kléber, j'éprouve une sorte de dégoût physique pour votre mère. Au lit, dès que je l'approchais je me sentais révolté. J'ai demandé conseil à mon ami le Docteur Bohas. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que c'était un cas fréquent et je vous jure que c'est lui qui a voulu que j'essaye avec quelqu'un d'autre que votre mère. « Autrement, tu tomberas malade », précisa-t-il. C'est la vérité.

Germain trouvait l'histoire plausible et tristement comique. Mais il voulait d'autres détails :

— Vous n'avez jamais tenté de recommencer ?

Cette fois, le notaire semblait au bord des larmes. Il essaya de parler mais il bafouillait. Avalant, coup sur coup, deux verres de mousseux pour se donner du courage, il parvint enfin à s'exprimer intelligiblement.

Les trois plus jeunes frères choisirent cet instant pour faire leur réapparition. On leur redonna cinq francs et ils s'éclipsèrent en déclarant que leurs aînés les trahissaient avec le « vieux ». Hervé ajouta :

— Avec Germain, c'était inévitable, il doit être en train d'échanger notre liberté contre une bagnole !

Germain ne broncha pas. Ce morveux apprendrait à le respecter plus tard. Il voulait tout savoir des difficultés sexuelles rencontrées par son père.

Le notaire s'épongea le front de sa pochette de fine batiste, se tassa davantage encore sur son siège, pria ses fils de se pencher vers lui de telle manière qu'il ne soit entendu de personne d'autre qu'eux. Les trois têtes se touchaient presque quand il commença son récit :

— Après quelque temps d'infidélité sur ordre de la Faculté, Bohas me demanda de faire un nouvel essai avec Blanche...

Un sourire passa sur les lèvres de Germain. Il pensait à sa mère, toute menue, ronde comme une petite boule, perdue dans les bras de son énorme mari. Ses parents, il le réalisait maintenant, étaient terriblement ridicules lorsqu'ils siégeaient côte à côte, à l'occasion d'une « séance de justice ». Lui, si grand, si barbu et toujours vêtu de serge noire. Elle, si petite, si ronde et toujours habillée de satin noir — sauf une seule fois, et cela avait fait un drame.

Dans un moment de révolte, Blanche, après la naissance de Kléber (on y revenait toujours à ce cadet !), s'était fait confectionner par sa couturière de la rue Bourgmayer une robe verte, d'un vert outrageant. Elle attendit l'heure du « souper » pour l'exhiber. Quand elle pénétra dans la salle à manger, avec le soufflé, le notaire et ses deux aînés étaient à table. Germain n'avait encore que neuf ans mais la scène demeurait gravée dans son esprit comme si elle datait de la veille. Le notaire qui, selon son habitude, avait passé sa serviette autour du cou la défit avec soin, la posa et se leva dans le silence. Regardant son épouse, soufflé en mains, il déclara sur un ton de fin du monde :

— Ma chère, vous êtes inconsciente, vous ressemblez à un concombre vénéneux !

Une sorte de hoquet s'échappa de la bouche de Blanche. Elle laissa tomber le plat et le soufflé se répandit sur le tapis d'Orient hérité de la tante Marthe. Jamais la tache ne disparut tout à fait.

— C'est la marque du concombre, raconte toujours Félicien.

Absorbant une nouvelle coupe de Cerdon, le notaire poursuivit :

— L'essai fut un échec complet. Non seulement votre mère ne m'inspirait plus mais j'étais pris de malaise. Bohas insista, il me donna des cachets, des pilules, des excitants de toutes sortes : sans succès. Constatant que le cas était désespéré je renonçai à tout contact charnel avec votre mère et, comme je suis un homme bien constitué, j'ai cherché des compensations ailleurs.

Le fier notaire n'existait plus. Sa barbe elle-même paraissait, brusquement, terne, la sueur collait ses cheveux et dégoulinait le long de son visage, son grand nez se pinça.

Alors, Félicien — qui tenait sa vengeance — prit le relais de son frère. Impitoyable, il annonça :

— Vous êtes un imposteur. Désormais, vous vous consacrez à votre femme uniquement, et vous verrez que, faute de putains, vous redeviendrez vite son mari.

— Impossible, je n'y parviendrai pas et elle ne voudra jamais risquer une nouvelle humiliation, c'est la formule qu'elle avait employée la dernière fois.

— C'est un ordre, reprit Félicien, avec votre bagout, vous réussirez bien à convaincre notre mère.

Soupirant, reniflant, le notaire admit sa défaite :

— Je suis votre prisonnier.

Germain était choqué par l'attitude soumise du notaire. Il le connaissait emporté, violent, brutal et, tout compte fait, cela convenait à son aspect. Il souffrait de sa résignation qu'il comprenait mal. Après tout, pensait-il, pourquoi son père ne disait-il pas la vérité à sa femme ? Pourquoi ne lui avouait-il pas que le Docteur Bohas était responsable de ses infidélités ? Il ne put se retenir de livrer sa pensée. Le notaire haussa les épaules, se racla la gorge et parla à Germain avec émotion, pour la première fois de sa vie :

— Tu dois savoir que ta mère est une femme délicate que j'ai beaucoup aimé et pour laquelle mon affection est encore immense. Ça peut te surprendre : tu as entendu nos disputes, tu m'as écouté la traitant de « concombre » et pire encore.

Pourtant, je ne lui ai jamais vraiment fait de la peine et je ne voudrais pas commencer. Blanche n'est pas exactement ce que vous imaginez tous les deux : vous la prenez pour une victime. Je ne voudrais pas vous décevoir mais vous vous trompez. Je vous expliquerai ça plus tard.

— Tout de suite, exigea Félicien.

— Plus tard, décréta Germain qui finissait par prendre son père en pitié, les gosses vont revenir, ce n'est pas une conversation pour eux.

Félicien se plia en maugréant à la décision de son frère. Il ne voulait pas en rester là. Il pousserait le notaire dans ses derniers retranchements, il lui mettrait l'âme à nu, il l'obligerait à s'humilier devant lui comme il avait été humilié par lui. Il imaginait même de forcer le notaire à faire son autocritique devant ses amis du café « Le Français » Félicien haïssait d'autant plus le bonhomme que, pour lui échapper, il s'était marié à la première venue, à cette Marie-Germaine qu'il détestait pour sa pingrerie, pour son allure de grand cheval, pour son autoritarisme vulgaire et pour l'affreux petit garçon dont elle était responsable. A l'âge de un an, il ressemblait au notaire, la barbe en moins !

Hervé, Isidore et Kléber étaient de retour. Intrigués, ils n'osaient pas questionner de peur qu'on les renvoie sur les autostamponneuses.

On commanda une dernière bouteille de Cerdon. Personne ne pipait mot. Le bruit de la « vogue » remplissait le silence : Johnny Hallyday continuait de supplier qu'on l'aime, Jack et ses « rhythmic boys » jouaient de la musique « pop » interprétée à la mode bressane, les enfants criaient, les parents parlaient fort, les rires fusaient et les amateurs du jeu de quilles juraient de plus en plus. L'alcool commençait à agir, la fête n'allait pas tarder à dégénérer.

Hargneux, un peu ivre, Hervé, dont les longs cheveux noirs pendaient presque jusqu'aux épaules, se tourna vers Germain :

— Alors ?

Toujours aussi calme, Germain, le regardant bien en face, répondit à la question par un ordre :

— Demain, tu iras chez le coiffeur. Tu fais dégueulasse comme ça.

— Il ferait beau voir...

— Quoi donc ?

— Si tu crois que je vais t'obéir ! Tu te prends pour qui ? Pour le notaire ?

Puis, s'adressant à ses deux plus jeunes frères, il ajouta :

— Vous verrez que ce type-là va vouloir jouer les terreurs ! Il va nous casser les pieds bien plus encore que le « vieux » !

Sans s'énerver le moins du monde, Germain quitta sa chaise, se plaça derrière Hervé et tira jusqu'à ce qu'il se lève en criant de douleur. Hervé se débattait, tentait d'atteindre son frère à coups de pied et de poing. Germain esquiva sans effort. Libérant enfin Hervé, il le gifla deux fois, à toute volée, le retourna et, d'un formidable coup de pied, l'envoya à plusieurs mètres de là :

— Maintenant, fous le camp, va nous attendre à la voiture !

Abruti et furieux, Hervé partit en courant, n'osant même pas prononcer une parole vengeresse de crainte d'avoir à en supporter le contre-choc.

Revenu à sa place, Germain, placide et souriant, annonça à ses deux plus jeunes frères ce qui venait d'être décidé :

— Désormais, plus de « séances de justice ». Félicien et moi nous nous occuperons de vous comme il convient. Sans sévérité et sans faiblesse. Alors, ne vous croyez pas tout permis si vous ne voulez pas qu'on vous rappelle à l'ordre.

Une pause, et il ajouta, sans indulgence :

— Durement.

Au bout de la table, le notaire ne bronchait pas. Il semblait dépassé par les événements. Il avait signé son acte d'abdication et remis ses pouvoirs entre les mains de ses deux fils aînés. Très bas, il dit à Germain :

— Comme tu me ressembles.

Plutôt gêné par la remarque, Germain fit semblant de ne rien entendre ? Il demanda :

— Si on s'en allait ?

C'est alors que Félicien abdiqua à son tour. Son long corps replié sur lui-même, la tête rentrée dans les épaules, il paraissait aussi misérable que son père :

— Je suis marié, j'ai un fils, je n'aurai pas le temps ni la possibilité de m'occuper des petits. En plus, j'ai mon travail. Toi, Germain, tu fais encore tes études, tu es célibataire, tu as du temps. Papa ayant démissionné, veux-tu t'occuper d'eux? D'abord, tu as beaucoup plus d'autorité que moi.

Agacé, Germain laissa échapper un « Minable » que son aîné ne releva pas. Au lieu de réagir, il baissa la tête.

Les responsabilités qui lui incombaient désormais ne déplaisaient pas tellement à Germain. Son goût de l'ordre, de la discipline, de l'organisation, son sens du devoir, en bref tout son côté ennuyeux qui lui valait parfois l'épithète de « sale Allemand » se trouvait plutôt flatté par sa promotion au rang d'aîné malgré lui. Il pensa qu'Isidore et Kléber pourraient toujours compter sur sa compréhension mais que Hervé allait devoir se réformer de gré ou de force. Ce n'est pas sans un certain plaisir qu'il songea à la correction qu'il lui infligerait demain pour son attitude de ce soir. De toutes manières, il lui aurait cruellement fait payer ses insolences, mais l'idée d'agir « officiellement », en tant que responsable « mandaté », lui procurait une extrême jouissance.

Il détestait Hervé depuis toujours. Hervé s'était refusé à lui obéir, à le respecter, à le servir — au contraire d'Isidore, le docile. Hervé le haïssait parce qu'il le savait plus fort que lui et d'une intelligence supérieure à la sienne. Il fallait brimer Hervé, le réduire en esclavage. Il rêva, un instant, d'en faire le domestique d'Isidore, de deux ans plus jeune que lui. Il se reprit : il avait un rôle, une mission à remplir, ce n'était pas un jeu — et il trouverait facilement de bons prétextes pour qu'Hervé en « bave ».

Se rendant compte brusquement de son « absence » de quelques secondes, Germain se racla la gorge pour gagner du temps, puis :

— Bien. D'accord, je me charge des gosses : surveillance, notes de classe, argent de poche, punitions, récompenses, etc... Mais, attention, je veux pouvoir aussi les diriger dans



leurs études, dans le choix de leur carrière. Je n'en ferai pas forcément des notaires parce que leur père est notaire.

Disant cela, il fixait son père intensément. Résigné, le notaire leva les mains dans un geste d'impuissance :

— Fais-en des pompiers si tu penses que c'est ça qui leur convient ! Tu es le maître, maintenant. Moi, j'assiste au spectacle en voyeur. Tu me permettras seulement de rigoler si tu te casses la gueule ! Et eux avec.

— Je vous ressemble ou non ?

— Tu te figures peut-être que je n'ai pas joué les andouilles quand j'avais ton âge ?

Le notaire partit de son énorme rire, surprenant ses fils, ahuris de le voir si gai après les durs moments qu'il venait de passer. Immédiatement, l'atmosphère se détendit.

— On s'en va, demanda Félicien ?

— A Germain de donner le signal du départ, annonça ironiquement le notaire, moi j'exécute.

Tous se levèrent en souriant et gagnèrent, à petits pas, la voiture de Félicien. Posté devant la "Simca" grise, Hervé, les traits crispés, attendait au garde-à-vous, comme un militaire montant la garde.

— Ma voiture est à cent mètres, dit le notaire, je vous retrouve à la maison.

— Je rentre avec vous, décréta Germain.

Hervé ne put se maîtriser :

— Tu vas suivre ton cours de dressage ?

— Tais-toi, imbécile, tu ne parviendras pas à me mettre en rogne ! Mais tu ne perds rien pour attendre.

Ne laissant pas à son frère le temps de riposter, Germain se dépêcha de rejoindre le notaire, déjà installé au volant de sa DS noire.

Dans la « Simca », Félicien pria Hervé de se taire jusqu'à la ville :

— Pas un mot. Isidore, s'il commence à râler, flanque lui un grand coup sur le crâne, tu es plus costaud que lui.

Cuvant sa rage, Hervé fit semblant de regarder par la glace les champs très noirs qui défilaient à vive allure.

Assis à côté de son père, Germain éprouva, d'abord, un sentiment de malaise. Son conformisme naturel lui



permettait difficilement d'admettre le transfert, à son profit, de l'autorité paternelle. Le notaire s'était toujours montré intransigeant, impitoyable même et, souvent, incompréhensible. Mais quel panache !

Cette idée même d'imposer à ses fils, chaque semaine, devant les principaux notables de la ville, une « séance de justice » lui semblait à la fois monstrueuse et sublime. Le notaire était un homme d'un autre temps, un *condottiere*.

— Père, pourquoi avoir si facilement rendu les armes ? Je comprends mal.

Usant de sa voix d'or, à la fois grave et onctueuse, le vieil homme répondit, sans quitter la route des yeux :

— Je peux tout supporter sauf le ridicule. Vous m'avez surpris à un moment de faiblesse dérisoire. Je m'imagine mal, mercredi, présidant une « séance de justice ». Vous auriez été en droit de vous moquer de moi. Je suis déchu. Puisque tu me remplaces désormais, efforce-toi de me faire honneur — plus exactement, de faire honneur à celui que j'étais avant ce soir.

Germain ne savait plus bien où il en était : le notaire était grotesque et, pourtant, il lui conservait de l'estime. Il lui plaisait d'avoir un père tel que lui. Mais la seule idée des « séances de justice » lui donnait le frisson.

— Pourquoi ces « séances » ?, finit-il par demander.

— Au temps de la médiocrité, saint Louis est un symbole respectable. La ville ne s'y est pas trompée puisque tous ceux qui comptent finissaient par y venir.

Se souvenant brusquement du jour où le proviseur du lycée, qui se voulait « progressiste », avait entraîné sa femme et ses enfants à une séance, Germain eut un tel accès de rire que les larmes lui vinrent aux yeux.

PIERRE JEANCARD